

MICHEL COLLOT

LA PENSÉE-PAYSAGE

PHILOSOPHIE, ARTS,
LITTÉRATURE

ACTES SUD / ENSP

SOMMAIRE

Introduction	9
I. LA PENSÉE-PAYSAGE.....	15
La pensée-paysage	20
Paysage et modernité(s).....	56
Ville et paysage.....	69
Paysage et identité(s) européenne(s).....	79
Horizon et structure d'horizon : entre Orient et Occident.....	91
II. UN NOUVEL ART DU PAYSAGE.....	105
Une autre peinture.....	108
De nouvelles images	137
L'image-émotion	151
La troisième dimension du paysage.....	162
Le paysagiste, architecte et jardinier de l'horizon.....	187
III. PAYSAGES LITTÉRAIRES.....	199
Yves Bonnefoy et la peinture de paysage.....	204
La "langue peinture" d'André du Bouchet.....	222
Se rencontrer paysage avec René Char	232
En chemin avec Julien Gracq	245
Vers un paysage objectif ?	259
Epilogue	273
Liste des illustrations	277

INTRODUCTION

Le développement rapide qu'ont connu les sociétés et les économies occidentales depuis la Seconde Guerre mondiale s'est accompagné d'un exode rural, d'une urbanisation massive et d'une dégradation de l'environnement qui pouvaient donner à penser qu'elles avaient perdu de vue le paysage. Et celui-ci semblait même avoir perdu la place qu'il avait conquise au XIX^e siècle dans l'art et la littérature, de plus en plus tentés au XX^e siècle par l'abstraction et le formalisme. Or c'est au moment où il semblait ainsi menacé de déclin, voire de disparition, que le paysage a fait l'objet d'un intérêt renouvelé dans tous les domaines de la vie sociale, intellectuelle, littéraire et artistique. Tout se passe comme si nos sociétés avaient pris soudain conscience de la valeur des paysages que leur croissance risquait de détruire : elles éprouvent aujourd'hui le besoin d'en parler, de les montrer et de les réhabiliter.

Plusieurs phénomènes récents n'ont fait que renforcer cet engouement. En premier lieu, une prise de conscience écologique, au sens large du terme, qui vise à préserver non seulement l'environnement mais le rapport à la nature comme condition d'une certaine qualité de vie. Ce qui fait le prix du paysage, c'est qu'il est à la fois un patrimoine naturel et un bien social et culturel, où s'investissent des valeurs éthiques, esthétiques et symboliques. La crise économique et le reflux des idéologies qui promettaient à l'humanité un avenir toujours meilleur ont encouragé la recherche d'un mieux-être ici et maintenant,

et la redécouverte du rôle de l'espace dans l'épanouissement de l'individu et l'équilibre de la société. Enfin, face à une mondialisation qui tend à l'uniformisation de la planète et qui conduit à des délocalisations massives, l'échelle locale et régionale étant revalorisée, la variété des paysages apparaît comme l'expression de la diversité naturelle et le garant des identités culturelles menacées.

Ce phénomène de société s'est assorti, depuis une trentaine d'années, d'un intérêt croissant pour le paysage dans les champs les plus divers de la recherche et de la création artistique et littéraire¹. Depuis au moins un demi-siècle, les sciences de l'homme et de la société se montrent de plus en plus attentives à l'inscription des faits humains et sociaux dans l'espace, au point qu'on a pu parler à ce propos d'un "tournant spatial" ou d'un "tournant géographique"². Cette évolution concerne au premier chef l'histoire, qui tend à se spatialiser, au moins depuis que l'École des Annales a proposé d'élargir l'échelle de l'enquête historique à de longues périodes et à de vastes aires géographiques. Fernand Braudel en est ainsi venu à proposer le terme de "géohistoire" pour baptiser l'étude des relations qu'une société entretient avec son environnement spatial dans la longue durée³. Mais réciproquement, la nouvelle histoire resitue les paysages dans l'évolution des mentalités collectives et dans les trajectoires personnelles⁴. La géographie de son côté intègre de plus en plus la dimension historique, en devenant

1. En témoigne notamment la monumentale anthologie publiée par Alain Roger, *La Théorie du paysage en France (1974-1994)*, Seyssel, Champ Vallon, "Pays-paysages", 1995.

2. Selon Marcel Gauchet par exemple, "nous assistons à un tournant «géographique» diffus des sciences sociales [...] sous l'effet de la prise en compte croissante de la dimension spatiale des phénomènes sociaux" (introduction au dossier "Nouvelles géographies", *Le Débat*, n° 92, novembre-décembre 1996).

3. "Géohistoire : la société, l'espace, le temps", in *Les Ambitions de l'histoire*, Paris, De Fallois, 1997, p. 114.

4. Voir par exemple Alain Corbin racontant la naissance du *Désir de rivage* (Paris, Aubier, 1988) et Simon Schama interrogeant les rapports entre *paysage* et *mémoire* (*Le Paysage et la Mémoire*, Paris, Le Seuil, 1999).

géographie humaine, économique, sociale et culturelle, plus que géographie physique¹.

Le paysage apparaît ainsi comme une manifestation exemplaire de la multidimensionnalité des phénomènes humains et sociaux, de l'interdépendance du temps et de l'espace, et de l'interaction de la nature et de la culture, de l'économique et du symbolique, de l'individu et de la société. Il fournit un modèle pour penser la complexité d'une réalité qui invite à articuler les apports des différentes sciences humaines et sociales. C'est pour favoriser cette interdisciplinarité que j'ai suscité plusieurs rencontres entre chercheurs représentant les différentes disciplines qui s'intéressent au paysage². C'est un peu pour tenter une synthèse personnelle de ce que m'ont appris ces rencontres que j'ai voulu écrire ce livre.

A mes yeux, ce regain d'intérêt pour le paysage n'est pas seulement une mode, mais un véritable fait de civilisation, qui correspond à une mutation profonde des mentalités. Il s'oppose fondamentalement à l'attitude qui a longtemps prévalu après la Seconde Guerre mondiale dans l'aménagement des villes et du territoire, et qui tendait à faire table rase du contexte historique, social, culturel et naturel dans lequel s'inséraient les constructions et infrastructures nouvelles. Or cette abstraction, caractéristique du "mouvement moderne", est l'aboutissement d'un type de rationalité qui repose sur l'opposition du sensible et de l'intelligible, de la chose pensante et de la chose étendue. Si l'homme a pu, grâce à l'essor des sciences et des techniques, conquérir la maîtrise de son environnement, ce n'est pas sans altérer celui-ci ni se priver des apports de l'expérience sensible.

1. Voir à ce propos Jean-Marc Besse, *Voir la terre. Six essais sur le paysage et la géographie*, Arles-Versailles, Actes Sud-Ecole nationale supérieure du paysage-Centre du paysage, 2000.

2. Les actes de ces rencontres ont été publiés dans *Les Enjeux du paysage, Le Paysage : état des lieux* (en codirection avec Françoise Chenet et Baldine Saint Girons), et *Paysage et modernité(s)* (en codirection avec Aline Bergé). Ces trois ouvrages sont parus chez Ousia, Bruxelles, dans la collection "Recueil", respectivement en 1997, 2001 et 2007.

Nous éprouvons aujourd'hui le besoin de renouer avec l'une et avec l'autre. Or cela suppose de réformer non seulement nos manières de faire et de vivre, mais notre façon de penser, et dans cette perspective également, le paysage est un enjeu stratégique. Il n'est pas seulement un terrain d'action ni un objet d'étude : il donne à penser, et à penser autrement. Il nous propose, entre autres choses, un modèle pour l'invention d'un nouveau type de rationalité, que je me propose ici de dégager à travers ses expressions philosophiques, artistiques et littéraires contemporaines, et que j'appelle la "pensée-paysage".

J'aimerais ainsi donner à entendre une relation à double sens et réciproque entre l'homme et le monde. La juxtaposition des deux termes tente de transposer une tournure habituelle en poésie¹ et une des possibilités offertes à la pensée par une langue comme le chinois, qui, en évitant les articulations syntaxiques, permet de créer des énoncés susceptibles de multiples ententes. Dans le syntagme qui donne son titre à cet ouvrage, *paysage* entre avec *pensée* dans un rapport d'apposition, ouvert à plusieurs interprétations : il permet de suggérer à la fois que le paysage donne à penser, et que la pensée se déploie comme paysage.

Cette hypothèse, exposée pour la première fois à Cergy en 1999², rejoint celle d'une "pensée paysagère" développée par Augustin Berque dans un ouvrage récent. A ses yeux, "il ne fait pas de doute" "que le paysage appelle à penser d'une certaine manière, et même que certaines idées nous viennent justement du paysage"³. Mais il oppose "une pensée de type paysager", qu'il voit à l'œuvre dans la manière dont les peuples ont aménagé leur environnement jusqu'à la Renaissance, à "la pensée

1. Voir par exemple le "pâtre-promontoire" de Victor Hugo et la "matière-émotion" de René Char.

2. "La pensée paysage", in Michel Collot, Françoise Chenet et Baldine Saint Girons (dir.), *Le Paysage : état des lieux*, op. cit., p. 498-511.

3. Augustin Berque, *La Pensée paysagère*, Paris, Archibooks, "Cross-borders", 2008, p. 7.

du paysage¹”, qui prend le paysage pour objet d’une réflexion et/ou d’une représentation, et qui s’est développée à partir du moment où l’on a disposé d’un mot et d’images pour le désigner. Berque laisse entendre que cette pensée-là, qui est encore la nôtre, a pu contribuer à détruire les admirables paysages qu’une pratique ancestrale et instinctive avait créés.

Je ne partage pas ce pessimisme, qui risque de conduire à un passéisme, car s’il est vrai que toute une tendance de l’art et de la pensée en Occident, depuis les Temps modernes, a pu poser et traiter le paysage comme un objet, une tendance inverse s’est fait jour, au moins depuis le romantisme, pour faire de lui l’expression d’une relation intime entre l’homme et le monde. Elle a rendu possible l’émergence de cette “pensée-paysage” qui me semble inspirer aujourd’hui des œuvres, mais aussi des pratiques paysagères, qui récusent les méfaits du modernisme et réinventent sous des formes et avec des moyens nouveaux l’ancienne alliance entre l’être humain et son environnement.

J’interrogerai donc dans cet ouvrage certains enseignements de la philosophie, des arts et de la littérature modernes pour essayer d’en dégager la convergence et de montrer qu’ils concourent à la définition des axes directeurs d’une “pensée-paysage”. Je ne prétends certes pas à une compétence égale dans tous ces domaines, et je ne me dissimule pas ce qu’un tel parcours peut comporter de raccourcis et d’approximations ; j’en assume néanmoins le risque, dans la mesure où la complexité et la multidimensionnalité du paysage nous invitent à franchir les abîmes qui séparent aujourd’hui des savoirs et des discours de plus en plus spécialisés, et à rétablir entre eux un lien, ou du moins un dialogue.

Je partirai du plus général, en envisageant le paysage comme une donnée fondamentale de l’expérience humaine et en étudiant la façon dont elle est prise en charge et mise en œuvre par la pensée et l’art modernes, avant d’aller vers le plus particulier, en montrant que ces considérations

1. *Ibid.*, p. 9.

philosophiques et ces pratiques artistiques trouvent un écho dans quelques œuvres littéraires contemporaines, qui leur donnent une expression chaque fois singulière. Cela m'imposera, dans la troisième partie, une attention plus précise aux textes et à leur lettre même, car la littérature produit une forme spécifique de pensée qui, à partir de l'expérience du paysage, s'inscrit dans les qualités sensibles du langage.